

XXI Colloque APFUE - Barcelona-Bellaterra, 23-25 Mai 2012

« La liberté libre¹ à l'épreuve de la transculturation chez Malika Mokeddem »

Manuela Ledesma Pedraz

Universidad de Jaén
mledesma@ujaen.es

Résumé

Dans la perspective des études postcoloniales, l'écriture de Malika Mokeddem se révèle d'un grand intérêt du fait qu'elle rend manifeste la situation où se trouvent maints écrivains nés en Afrique du Nord avant la fin de la colonisation française. Appartenant à la culture algérienne par ses origines, elle choisira d'écrire dans la langue de l'*'Autre'*, ce qui aura pour effet une hybridation culturelle que nous analyserons dans *Les Hommes qui marchent* (1990) et *Le Siècle des sauterelles* (1992). Or, cette hybridation émane de la fascination exercée sur notre romancière par Isabelle Eberhardt, par le devenir-nomade de son écriture et son existence.

Mots-clé

Études postcoloniales, littérature algérienne d'expression française, romancières algériennes francophones, Malika Mokeddem, Isabelle Eberhardt.

« *Isabelle nous a toutes précédées...* »²

S'inspirant de la très célèbre étude sur Kafka de Gilles Deleuze et Félix Guattari,³ Gayatri Spivak, figure iconique de la pensée postcoloniale, accorde une importance particulière à cette notion de « littérature mineure » que les philosophes avaient emprunté à Kafka lui-même, s'en servant pour dénommer toute littérature « qu'une minorité fait dans une langue majeure » (Deleuze & Guattari, 1975 : 29). C'est ainsi que, à la suite du « discours de la décolonisation », représenté notamment par Franz Fanon, Spivak⁴ présente la théorie postcoloniale comme une forme et une pensée de la résistance à l'hégémonie occidentale, dont le but est de créer un espace de parole pour les anciens colonisés et autres « subalternes », établissant toutefois que, le plus souvent, cette parole « mineure » répond à un processus de « transculturation », susceptible de mettre en question les frontières généralement admises entre le discours imposé par la métropole et ceux émanant des anciennes colonies.

¹ Dans une lettre d'Arthur Rimbaud : « Rimbaud à Georges Izambard », Charleville, le 2 novembre 1870 (1972 : 245).

² Cette expression a été empruntée à Assia Djebbar (1999 : 16).

³ Kafka. Pour une littérature mineure (1975 : 29-50).

⁴ Dans Spivak, 2009.

Nous nous proposons donc ici de donner la parole à l'une des représentantes de ces « littératures mineures » et de ces cultures « subalternes », c'est-à-dire de lire ses textes et d'écouter sa voix, et, par là, de lui reconnaître son statut de sujet du discours. Plus précisément, nous nous proposons d'analyser en ce sens les deux premiers romans de Malika Mokeddem, une romancière algérienne s'étant expatriée⁵ en France en 1977 et appartenant à la troisième génération de ce que l'on a appelé « littérature maghrébine d'expression française ». Une romancière, donc, de culture arabo-musulmane de par ses origines et nourrie de culture française de par son éducation, qui choisit d'écrire en français pour braver « l'exclusion de femmes de l'espace algérien actuel » (Bonn, 1977), affirmant par là non seulement sa volonté d'exister par l'écriture, mais donnant lieu aussi à l'acte de naissance « d'une parole identitaire qui sait qu'elle est plusieurs.. » (Calle-Gruber, 2001 : 20). Car nous partons, en effet, du constat qu'aussi bien dans *Les Hommes qui marchent* (1990) que dans *Le Siècle des sauterelles* (1992), Malika Mokeddem entreprend la reconstruction de son identité et de celle des siens par la quête, romancée en français, de ses origines,⁶ donnant ainsi libre cours à la possibilité d'un métissage harmonieux des deux cultures qui fondent sa personnalité.

Premièrement, Malika Mokeddem choisit, en ce qui concerne *Les Hommes qui marchent*, d'écrire un récit à la troisième personne à teneur hautement autobiographique, où, par l'entremise de Leïla, son *alter ego* romanesque, elle transmet d'abord les récits oraux de la grand-mère bédouine concernant l'histoire de la famille, racontant ensuite sa vie depuis sa naissance (1949) jusqu'à l'indépendance de l'Algérie et quelques années au-delà (1966),⁷ embrassant de ce fait les nombreux changements qui sont survenus en Algérie à partir de la sédentarisation obligée des nomades, ses ancêtres. Ce qui n'empêche pas pour autant que le processus de scolarisation en français de la narratrice se trouve au cœur du récit, ouvrant la voie à une lente construction de soi à l'extérieur du clan qui aboutira à une lutte aussi acharnée que soutenue de sa part contre les interdits imposés par les siens. Il nous faut toutefois avancer que ce long cheminement de la narratrice vers l'insoumission et l'exil n'est pas étranger à ses racines nomades, toujours vivantes, par ailleurs, dans les histoires que lui raconte Zohra, sa grand-mère. Des récits ancrés donc dans l'oral qui fondent et parsèment le récit écrit, qui gardent non seulement « la mémoire du temps d'avant, mais aussi d'un certain être au monde. » (Ali Benali, 2011 : 98).

Dans *Le Siècle des sauterelles*, par contre, notre romancière choisit la fiction pour raconter une histoire qui, quoique d'une manière plus souterraine, concerne également ses

⁵ « Je ne me sens pas exilée ; je suis une expatriée ! (...) Franchir des frontières a été pour moi une délivrance. » (Virolle, 1997, in Helm, 2000 : 32).

⁶ Malika Mokeddem elle-même qualifie ses deux premiers romans comme « ceux d'une conteuse » face à ses romans suivants (*L'Interdite* et *Des Rêves et ses assassins*), « des livres d'urgence, ceux de la femme d'aujourd'hui rattrapée par les drames de l'histoire... » (Virolle, 1997, in Helm, 2000 : 31). Voir aussi, en ce qui concerne la littérature algérienne des années 90, « l'écriture de l'urgence » analysée dans Bonn & Boualit (dir.), 1999.

⁷ Bien que l'action de ce premier roman se prolonge, dans son dernier chapitre et très schématiquement, jusqu'à l'année du départ de Malika Mokeddem en France (1977), nous considérons que c'est avec la mort de la grand-mère, survenue à cette date, qu'en réalité le roman se conclut.

origines. Une histoire dont l'action remonte au début du XXe siècle et se termine en 1940, au moment même où les Allemands envahissent la France. Suivant les traces de deux personnages toujours en fuite, Mahmoud Tidjani et sa fille, Yasmine, la romancière se sert de la mémoire du père, déclenchée après la tragédie survenue aux premières pages du roman, pour faire un retour un arrière jusqu'en 1901, l'année de sa naissance, date à laquelle son père, Lakhdar Tidjani, est mort « sous le feu du *roumi* » (Mokeddem, 1992 : 25). Ce père disparu a laissé pourtant à sa mère une lettre-testament qui ne sera lue par son fils qu'une fois son instruction finie, vers 1922, lui apprenant, entre autres, que son grand-père Slimane Tidjani était mort en 1843 lors de la prise de la smala d'Abd El-Kader, défaite qui avait sonné le glas de sa rébellion contre les Français et avait entraîné l'expropriation des terres appartenant à tous ceux qui avaient répondu à l'appel de l'Émir.

Or, ce jeune lettré avait commencé ses études à Tlemcen et passé quelques années au Caire, à l'université d'El-Azhar, où il avait découvert sa vocation de poète. Il va donc sentir tomber cette lettre d'un autre monde sur lui avec le poids écrasant des traditions tribales dont il voulait à tout prix s'éloigner, le contraignant à sauver l'honneur de son clan en accomplissant une tâche qui fera de lui l'instrument de la vengeance des humiliations subies par les siens : l'expropriation, la misère, le rejet et l'asservissement. Or, si l'«[e]ffroyable chevauchée » (Mokeddem, 1992 : 33) qu'il entreprend alors et ses conséquences constituent le prétexte pour faire une juste critique de la colonisation de l'Algérie par la France, toujours assimilée par ailleurs à un fléau dévastateur de voraces sauterelles,⁸ elle rend également possible une rencontre qui marquera indéfectiblement sa vie et sa mort, celle d'El-Majnoun, « le dément », un homme « aux yeux cassants » (Mokeddem, 1992 : 66) qui échappe aux normes communes et qui semble incarner la face la plus sombre de Mahmoud lui-même.

C'est, en conséquence, la lettre du père mort depuis longtemps qui va faire basculer la vie du jeune Tidjani et c'est El-Majnoun, son mauvais génie, qui allumera l'incendie dont il sera porté coupable, se voyant de ce fait condamné à la fuite perpétuelle jusqu'à la fin de ses jours. Mais c'est aussi au cours de cette fuite éperdue, au beau milieu du « vacarme apocalyptique » (Mokeddem, 1992 : 116) provoqué par un orage, que Mahmoud va rencontrer sa compagne, une jeune esclave noire qu'il libère et à qui il donne, avec la liberté, le nom de Nedjma, lui avouant sa condition de fuyard et son isolement complet par rapport à son clan. Or, étant donné que Nedjma avait vécu dès sa naissance « dans l'exil de [s]a peau » (Mokeddem, 1992 : 131), cette vie de solitude à deux lui convient, d'autant plus qu'il reconnaît avoir également vécu dès son adolescence dans l'exil de l'écriture parmi les siens. Les deux formes d'exil se valent l'une l'autre et l'amour aidant, ils s'installent en nomades sur les Hauts Plateaux, dans un « nulle part » (Mokeddem, 1992 : 59) désertique où ils trouvent refuge et sur lequel se ferme cette ellipse de la mémoire.

Ceci dit, nous constatons que deux des trois caractères attribués par Deleuze et Guattari à toute littérature mineure, c'est-à-dire la connexion politique de chaque affaire individuelle et sa dimension collective sont présents dans ces premiers romans de Malika

⁸ « [E]lles revêtent une signification allégorique évoquant la colonisation qui rase tout le pays et représentant aussi le mal absolu, l'abjection dégoûtante et attirante à la fois... » (Marta Segarra, 2000, 185-186).

Mokeddem. Car, en effet, aussi bien l'énonciation individuée des aventures de Leïla dans *Les Hommes qui marchent* que celles de Mahmoud et Yasmine dans *Le Siècle des sauterelles* ne sont que des histoires singulières se détachant sur l'arrière fond de l'énonciation collective. Ainsi, si dans ce deuxième roman nous croyons écouter les plaintes des tribus propriétaires des terres fertiles du Tell, forcées de les abandonner à l'occupant vers le milieu du XIXe siècle ; dans le premier roman, qui lui est chronologiquement postérieur, nous avons accès, grâce aux récits de Zohra, à la voix des nomades forcés de se sédentariser vers le milieu du XXe siècle, de subir la pire des épidémies pour eux, « [c]elle qui mange la liberté, qui rétrécit l'horizon à des murs fermés sur eux-mêmes comme une tombe. » (Mokeddem, 1990 : 31). Quoi qu'il en soit, force nous est de constater que ce brouillage des frontières entre l'intérieur et l'extérieur n'empêche pas notre romancière pour autant de faire une place majeure au destin individuel des jeunes filles dans l'un et l'autre romans, car Leïla et Yasmine, nous le verrons plus loin, mènent leur propre combat contre les interdits imposés aux femmes, par les lois tribales d'abord, puis par l'islamisation forcenée de l'Algérie dès la fin des années soixante.

Mais revenons au *Siècle des sauterelles*, à ce moment où, huit ans passés, le récit revient au présent de la narration et clôt la première partie du roman, enfermant aussi bien le passé déjà révolu de Mahmoud que la violation et l'assassinat par des inconnus de Nedjma, et, à leur suite, la mort de leur petit enfant et le mutisme de Yasmine, seul témoin de la tragédie. Commencent alors pour le père et la fille des années de nomadisme solitaire, seulement interrompus par des haltes dont Mahmoud va d'ailleurs profiter pour initier sa fille muette à l'écriture, ces « mots du silence » (Mokeddem, 1992 : 154) auxquels Yasmine s'accroche, de même que Leïla à l'école française dans *Les Hommes qui marchent*, comme s'ils étaient sa seule planche de salut. Il nous faut pourtant préciser que, tout comme Leïla aussi, ce père lettré ne privilégie nullement l'écrit, mais qu'il se sent à l'aise « entre l'oralité, la convivialité des contes et l'envoûtement solitaire de l'écrit » (Mokeddem, 1992 : 59), ce qui fait que ces haltes soient aussi agrémentées par les contes traditionnels des nomades et par des histoires, notamment celle de la *roumia* Isabelle Eberhardt,⁹ la préférée de Yasmine :

Pourtant, à l'évocation de ce nom, un doux songe de filiation englobe sa raison. Un songe où une femme marche et écrit. Une *roumia* habillée en bédouin et nimbée de toutes les étrangetés. Alors, déguisée en garçon et mue par une singulière envie d'identification, Yasmine marche dans la même contrée et dans l'écrit. (Mokeddem, 1992 : 158)

C'est, entre autres, cette allusion à la « même contrée » qui nous a permis de comprendre que l'emplacement exact où la famille Tidjani avait établi son campement pendant des années ne se trouvait pas loin d'Aïn-Sefra, la ville où Isabelle Eberhardt avait trouvé la

⁹ Isabelle Eberhardt, d'origine russe, est née à Genève le 17 février 1877. Son attraction pour l'Algérie remonte à sa sixième année, quand elle commence à recevoir les lettres de l'un de ses deux frères aînés, tous deux engagés dans la Légions Étrangère (par intermittence, entre 1883 et 1895). Cette attraction devient vite une passion, au point qu'elle se met à l'étude de l'arabe et écrit un premier essai d'écriture romanesque (*Visions du Maghreb, La Nouvelle Revue moderne*, novembre 1895), dont l'action se passe dans ce pays rêvé. Or, son premier séjour en Algérie, à Batna (Annaba), n'aura lieu qu'en 1897, deux ans après. Pour tout ce qui est de la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, nous renvoyons à Edmonde Charles-Roux (2003).

mort en 1904, se multipliant dès lors dans le roman les allusions directes ou indirectes à cette autre nomade qui, entre 1903 et 1904, avait parcouru le Sud Oranais dans tous les sens, la région se trouvant alors bouleversée par les guerres tribales et l'avancée coloniale.¹⁰ En effet, nous savons par ses écrits qu'une Isabelle Eberhardt travestie en Mahmoud Saadi travaillait à cette époque comme reporter de guerre dans cette région, aussi bien pour l'hebdomadaire franco-arabe *L'Akhbar*, fondé par son ami Victor Barrucand, que, en tant qu'envoyée spéciale, pour le quotidien *La Dépêche algérienne*, toujours sous la protection et avec la bénédiction, on le sait, du général Lyautay lui-même, commandant à cette époque de la place d'Aïn-Sefra.

Ayant alors constaté la présence significative¹¹ dans *Le Siècle des sauterelles* de cette « belle Isa d'une blancheur mordorée et nimbée d'intelligence », qui s'est travestie « en bédouin pour se permettre toutes les libertés »¹² et qui a toujours marché « hors du commun » (Mokeddem, 1992 : 228-229), ainsi que se la représente Yasmine, nous avons procédé au repérage des traces relevant du système d'échos et résonances dont, de toute évidence, Malika Mokeddem a tissé son deuxième roman,¹³ découvrant en cours de route que, simultanément, ce même système résonne d'un roman à l'autre. Par exemple, la première promenade de Yasmine à Aïn-Sefra (Mokeddem, 1992 : 1165-1166) suit de près celle d'Isabelle Eberhardt en 1904 dans sa palmeraie et ses jardins (Eberhardt, 2003 : 147-150), mais, pendant la deuxième, lors de son dernier voyage avant de finir la construction de la *qobba* pour abriter les tombes de la mère et du petit frère, Yasmine y assiste à la cueillette des dates du même éblouissement éprouvé par Leïla dans *Les hommes qui marchent* (Mokeddem, 1990 : 165).

Il y a pourtant d'autres évidences qui sautent aux yeux, comme le choix que fait Malika Mokeddem des noms des personnages et des lieux. Le prénom du père de Yasmine, Mahmoud, est celui qui avait choisi Isabelle Eberhard « pour son déguisement en homme et sa conversion à l'islam », ce qui est ressenti par Yasmine comme « un autre lien entre elles, une sorte de prédestination » (Mokeddem, 1992 : 181).¹⁴ Quant à leur nom de famille, Tidjani, nous avons pu déceler que, dans *Sud Oranais*, il appartient à un ouvrier de la gare de Hadjerath M'guil, une connaissance de Taïeb ould Slimane, alors compagnon de route d'Isabelle Eberhardt. Or, celui-ci, « un bédouin très brun, d'un beau type arabe des Hauts Plateaux » (Eberhardt, 2003b : 23), porte le même prénom et a le

¹⁰ Voir à ce sujet nos deux études sur l'œuvre d'Isabelle Eberhardt : « Qu'est-ce qu'une ville pour une nomade ? » (2009), et « Isabelle Eberhardt ou l'altérité réussie mais condamnée » (2011).

¹¹ Elle est, en effet, nommée explicitement huit fois, y compris l'exergue sur lequel s'ouvre le roman : « 'Et je comprends aussi qu'on puisse finir dans la paix et le silence de quelque zaouïa du Sud, finir en extase, sans regret ni désir, en face des horizons splendides.' Isabelle Eberhardt, *Kénadsa*, 1904 ». (Mokeddem, 1992 : 7).

¹² Malika Mokeddem elle-même avoue, dans *la Transe des Insoumis*, la profonde influence qu'Isabelle Eberhardt a exercé sur elle : « Mais outre que cette femme écrivait, ce qui me fascine aussi en elle c'est son déguisement d'homme qui lui a permis de parcourir le désert. » (Mokeddem, 2003 : 102).

¹³ Étant donné le cadre restreint de ce travail, nous n'en signalerons que les plus notoires.

¹⁴ Voir Mokadem, 2003 : 88-89.

même physique que le père de Leila dans *Les Hommes qui marchent*, mais ils partagent aussi les mêmes origines : ces mêmes Hauts Plateaux, par ailleurs, qu'Isabelle Eberhardt avait traversés en trois semaines, au mois de janvier 1904, en un « long voyage à cheval » qui, d'après elle-même, la consolait un peu « de devoir quitter le Sud » (Eberhardt, 2003 : 124) pour se rendre à Alger.

Quant au prénom de Yasmine, nous l'avons trouvé dans un récit d'Isabelle Eberhardt intitulé « Zoh'r et Yasmina », où la narratrice suit très brièvement le parcours de deux petites mendiantes à Alger, tout d'abord dans les rues de la ville des *roumis* ; puis, devenues des jeunes beautés épanouies, dans leur vie de prostituées dans une maison délabrée de la Casbah ; finalement, dans le va-et-vient de la misère, redevenues mendiantes dans leur vieillesse. Mais cette coïncidence ne serait que banale si, à lire plus attentivement, nous ne découvrions pas que le silence de cette Yasmina, qui est toujours triste et en retrait par rapport à son amie, est un « silence éternel qui, toute sa vie, la retrancha des êtres et des choses. » (Eberhardt, 2003a : 113). Bien que nous constatons la volonté d'Isabelle Eberhardt de donner, sinon la voix, du moins l'existence à ces deux femmes subalternes, nous ne connaissons pas les raisons du mutisme de cette humble Yasmina. Celles de notre Yasmine, par contre, une fois sa voix retrouvée au milieu du marché d'Aïn-Séfra en apercevant dans la foule l'un des assassins de sa mère et poussé le terrible cri de la reconnaissance, peuvent se résumer dans son sens inné de la révolte face à incompréhension des autres à son égard :

Ni femme ni homme, elle se déguise. Ni blanche ni noire, elle a le teint de la différence et de la solitude. Ni blanche ni noire, elle a le teint de la condamnation, de la damnation. Maintenant elle le sait tout à fait. Alors, plus que jamais, elle se retranche et se barricade derrière le refus. Le refus de parler, le refus de manger, souvent, le refus de s'offrir en victime à ceux dont l'œil ou le verbe lui sont une flagellation. (Mokeddem, 1992 : 202)

Il est manifeste, en effet, que la singularité de Yasmine éclate dès que le père et la fille rencontrent d'autres nomades, et non seulement parce que, comme la *roumia* Isabelle, elle est habillée en jeune garçon. Ainsi, lorsque Mahmoud Tidjani part à la poursuite du criminel la laissant sous la protection de la tribu des Hamani, Yasmine se renferme dans son mutisme tout en observant les réactions des autres vis-à-vis de sa différence, notamment à cause de la couleur de sa peau et de sa manière de s'exprimer par l'écriture. Convergent ici, tout d'abord, la critique acérée contre le racisme et l'intolérance que Mahmoud avait exprimée à l'intention de Nedjma, sa femme, noire et de ce fait esclave (Mokeddem, 1992 : 123),¹⁵ et l'attitude à cet égard de Zohra dans *Les Hommes qui marchent*, laquelle tient à enseigner le respect et la tolérance à ses petits-enfants du fait que l'un de ses ancêtres « avait fait des enfants à sa servante noire » (Mokeddem, 1990 : 161). Mais si ce grain de négritude rend fière Leila, Yasmine s'enferme en elle-même et, consciente de son inaptitude à la vie collective, se consacre entièrement à accomplir la tâche dont l'a chargée son père avant de partir : « écrire l'histoire tourmentée de sa famille » (Mokeddem, 1992 : 224). Les nuits « de lune opalescente », elle se console de

¹⁵ Nous trouvons, dans *Les Hommes qui marchent*, des propos pareils : « En plus d'un antisémitisme latent à peine policé par un très long voisinage, un inébranlable racisme à l'encontre des Noirs subsistait dans toute l'Afrique du Nord. Les mots "abd", signifiant esclave, étaient et sont encore l'appellation usitée pour désigner un Noir. » (Mokeddem, 1990 : 205).

l'absence du père en se racontant l'histoire d'une Isabelle ayant « l'ébène du teint de la mère [et] le brio du père pour dire sa vie » (Mokeddem, 1992 : 229), par écrit, bien entendu.

Mais la singularité de Yasmine réside tout autant, sinon plus, dans l'écriture, car une « *hartania*¹⁶ qui écrit » (Mokeddem, 1992 : 230) c'est tellement insolite à cette époque et dans cette contrée désertique, où l'oralité et le nomadisme sont rois, qu'elle passera vite d'être considérée par les Hamani une étrange orpheline à une folle excentrique, multipliant chez les hommes leurs signes de désapprobation et chez les femmes leurs peurs et leurs critiques, la surveillant tous de plus en plus près. Elle ne pourra désormais compter que sur la protection de la vieille Khadidja, dont « les complaintes voluptueuses de nostalgie » (Mokeddem, 1992 : 202) lui rappellent les chants de sa mère ; sur la présence de la petite Aïcha, qui « butine la lumière et, du miel de son rire, adoucit l'âpreté des jours » (Mokeddem, 1992 : 203) ; et sur l'amitié de Bachir, un jeune berger qui joue d'une petite flûte en roseau « perlée de sons frais sur une capiteuse langueur de fond » (Mokeddem, 1992 : 202).

Nous comprenons alors que si Khadidja garde de profondes ressemblances avec la grand-mère de Leïla, aussi bien par sa bienveillance que par ses « tatouages vert sombre, finement ciselés, qui parsèment visage et ses poignets » et qui sont également chez elle « le sceau de ses origines » (Mokeddem, 1992 : 172) ; la flûte de Bachir nous ramène aux nombreux récits d'Isabelle Eberhardt, où les nuits dans le désert se ferment souvent sur des chants empreints de mélancolie, toujours accompagnés en sourdine de ces petits *djouak* en roseaux (Eberhardt, 2003b : 109). Pour sa part, la petite et radieuse Aïcha nous semble être préfigurée dans le récit d'un voyage entrepris par Isabelle en 1903, intitulé « *Moghar Foukani* ». En effet, la présence dans celui-ci d'une petite fille « belle et rieuse », « baignée de lumière blonde, regard[ant] passer le train » sur un rocher au-dessus du *ksar* de Moghar Foukani, est pour Isabelle Eberhardt une sorte de vision ensoleillée et joyeuse avant que le train qui l'emporte ne rentre « dans la fantasmagorie de pierre, en pleine vie minérale, obscure et silencieuse » (Eberhardt, 2003b : 22). Ce voyage se projette avec netteté sur celui entrepris par Yasmine avec la tribu des Hamani vers « les lieux de pâturage d'hiver » (Mokeddem, 1992 : 224) à Hadjerath M'guil, en traversant d'ailleurs ces mêmes gorges de Moghrar.

Yasmine est donc réfractaire à cette vie que lui réclament les Hamani, elle a été instruite par un homme lettré, certes, mais un homme lettré qui a connu au Caire la *nahda* et les premiers balbutiements du féminisme en Égypte et qui, avant de s'attarder à lui apprendre à lire et à écrire, commence son enseignement en lui parlant « du rôle à venir des femmes » (Mokeddem, 1992 : 154). Nous constatons alors que, sept années plus tard, le grain a porté son fruit, car, voyant de près le sort infâme des femmes Hamani et leur fatalisme impuissant, Yasmine réalise que, si elle « a échappé au moule féminin de la tradition » (Mokeddem, 1992 : 202), c'est grâce à lui. C'est ainsi que, quand elle apprend que Khadidja a finalement accepté de la marier, son insoumission éclate, refusant le destin des femmes dans les mêmes termes que ceux de Leïla dans *les Hommes qui*

¹⁶ « *Hartania* signifie métisse. *Hartania* est parjure, le nom de l'impur, l'emblème d'une trahison : traîtrise au sang noir, affront à l'orgueil des Blancs qu'éclabousse sa souillure. » (Mokeddem, 1992 : 155).

*marchent.*¹⁷ Ce refus du mariage et de la maternité est fait, comme on pouvait s'y attendre, au nom de la liberté de marcher et d'écrire comme avait fait « la *roumia* Isabelle » (Mokeddem, 1992 : 259).

La liberté de Yasmine et sa solitude, son corollaire, commencent une nuit par la fuite, « [é]lan du corps qui avale l'espace, le crée en le traversant et s'y recrée » (Ali Benali, 2011 : 99). Emportée par le sirocco aveuglant, elle suit les rails du train qui va jusqu'à Kénadsa, là où son père est censé l'attendre. C'est alors qu'elle boit le parfum de sa mère et que sa voix lui revient en un chant de délivrance, voire de « seconde naissance » (Mokeddem, 1992 : 272). Cette exaltation de la liberté retrouvée s'effondre pourtant dès qu'elle apprend que la justice des *roumis* a fini par atteindre son père au pied de Barga, la grande dune de Kénadsa, juste au même endroit où se trouve la maison des parents de Leïla dans *Les Hommes qui marchent* et, par conséquent, celle où a grandi Malika Mokeddem, où elle a ruminé, petite fille fascinée, les textes écrits par Isabelle Eberhardt pendant son séjour dans ce *ksar* en 1904.¹⁸ Car c'est là, en effet, à l'école française de Kénadsa plus précisément, que notre romancière lit pour la première fois « [d]es mots de l'autre langue qui décrivent non seulement le désert mais [s]on village et surtout [s]a dune » (Mokeddem, 2003 : 101), qu'elle sent que le désert d'Isabelle est « une version écrite des récits de [sa] grand-mère » (Mokeddem, 2003 : 102), découvrant par là, sans encore consciemment le savoir, la possibilité de l'entre-deux, de conjuguer deux réalités apparemment contradictoires, aussi différentes, en tout cas, que la langue de l'occupant et la vie nomade que recèlent les récits oraux de son aïeule.

Or, nous tenons à signaler que Mahmoud et Yasmine parlent et écrivent l'arabe, mais ne parlent pas français ni le lisent ; que Leïla parle l'arabe, mais ne l'écrit pas, parle français et l'écrit, tout comme Malika Mokeddem ; qu'Isabelle Eberhardt, finalement, parle et écrit au moins quatre langues, dont l'arabe, mais écrit en français ses récits nomades. Cet étonnant, et des fois quelque peu invraisemblable brassage de langues nous permet de revenir sur cette notion de « littérature mineure » dont nous nous sommes déjà servis pour justifier l'appartenance des romans de Malika Mokeddem à la catégorie de littérature postcoloniale. Ayant ainsi déjà constaté la pertinence du second et troisième caractères de cette littérature écrite par une minorité en une langue majeure, nous nous permettons de revenir sur le texte de Deleuze et Guattari concernant le premier, c'est-à-dire que cette langue majeure « y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation » (Deleuze & Guattari 1975 : 29), ce qui nous permet d'affirmer, en les paraphrasant, que, pour Malika Mokeddem, il est impossible d'écrire autrement qu'en français à cause de la distance irréductible qui la sépare de la territorialité primitive arabe, même si, pour elle, en tant que romancière algérienne, le français est la langue d'une minorité oppressive dont elle était, du moins en principe, exclue.

¹⁷ Il est intéressant de signaler que Leïla perçoit dès sa petite enfance, et d'une manière particulièrement cuisante, l'hostilité de la mère à son égard. Déterminée par une société strictement patriarcale, cette mère n'arrivera jamais à comprendre la révolte de sa fille aînée contre le rôle dévolu aux femmes dans la société islamique. Voir Lacoste-Dujardin (1993).

¹⁸ Plus des deux tiers de la deuxième partie de *Sud Oranais* racontent le séjour d'Isabelle Eberhardt à Kénadsa, *ksar* alors marocain où se trouvait la *zaouïa* consacrée à Sidi M'Hamed Ben Bouziane (confrérie des Zianya), où elle est restée quelques mois. Voir Eberhardt, 2003b : 174-254.

Toutefois, Malika Mokeddem semble avoir résolu ce dilemme linguistique il y a bien longtemps par une hybridité assumée de plein gré. Car, s'il est bien vrai que, avec son exil, elle se détache physiquement de ses racines identitaires, elle ne laisse pas pour autant de répondre, dans ces deux premiers romans, à la nécessité de reconstituer en français sa mémoire personnelle et la mémoire collective concernant ses origines. D'autant plus que, comme il nous est raconté dans *Les hommes qui marchent*, elle est personnellement le fruit d'une hybridation culturelle, également partagée entre la fascination que certaines femmes réfractaires de sa famille ont exercé sur elle dans son enfance, notamment Zohra et Saâdia, ancienne prostituée rescapée, et l'appui inconditionnel que lui ont montré, entre autres humanistes *roumis*, sa première maîtresse d'école pour ouvrir « une brèche dans ce bastion de la France coloniale » (Mokeddem, 1990 : 124). C'est ainsi que, façonnée de la sorte dans l'insoumission nomade et rêvant de cette liberté libre que les livres lus en français n'ont jamais manqué de lui proposer, Malika Mokeddem choisit de s'éloigner aussi bien de son clan que d'une société algérienne de plus en plus islamisée qui l'étouffait.¹⁹

Notre romancière est donc partie, comme sont parties Leïla et Yasmine, ses deux premiers personnages féminins, voués, comme elle-même et comme Isabelle Eberhardt, à la rupture, au nomadisme, au déracinement et, en définitive, à la poussée du devenir. Car il nous semble évident que ces quatre femmes, aussi bien les réelles que les imaginaires, partagent une même destinée, celle des « routes des migrations et métissages, des changements de culture et de langue » (Setti, 2011 : 134). Ainsi, savons-nous que si Isabelle Eberhardt avait vécu son départ en 1899 comme une rupture salutaire censée la libérer d'une « terre inhospitalière et maudite » (Eberhardt, 1991 : 154) et lui permettre de se territorialiser dans son pays d'élection, l'Algérie, et plus précisément dans le désert, paradoxalement l'espace de la déterritorialisation absolue,²⁰ Malika Mokeddem choisit de même, bien que dans un sens inverse, de se déterritorialiser au profit du devenir-nomade, le territoire par excellence de l'entre-deux (Deleuze & Guatari, 1980 : 360), le désert devenant alors pour elle la source créatrice première.

Nous aimons à imaginer Malika Mokeddem fredonnant, comme Yasmine, un chant jubilatoire de délivrance, quitte à porter malgré elle les traces de cette « brisure ancienne » (Djebbar, 1999 : 190) dont, dans son exil, elle sera toujours porteuse. Il est vrai que cette blessure est particulièrement cuisante « chez les femmes quand elles écrivent » (*Ibid.*), mais notre romancière a eu toujours recours, pour mieux la supporter, à cet imaginaire du désert et de la vie nomade qui, « nourri par les contes [de l'aïeule] et par son vécu aux abords du désert » (Blanchaud, 2006 : 65) pendant son enfance et son

¹⁹ Lors de la célébration, à Béchar, de l'anniversaire du déclenchement de la révolution algérienne, le 1^{er} novembre 1965, Leïla et sa sœur ont failli être lapidées par une foule fanatisée du fait qu'elles ne portaient pas le voile et, pour cela, jugées *nues* (Mokeddem, 1990 : 284-293). Dans *La Transe des insoumis*, notre romancière raconte à la première personne cette violence subie par elle à quinze ans (Mokeddem, 2003 : 141-144), ce qui a supposé pour elle, quelques mois après sa fuite devant le mariage accordé par ses parents, la confirmation de sa « réputation d'insoumise, de dépravée.» (Mokeddem, 2003 : 128).

²⁰ Isabelle Eberhardt prend même une nouvelle identité, celle de Mahmoud Saadi, jeune *taleb* parti en voyage à la découverte de l'Islam et de ses sages, ce qui, évidemment, rend explicite sa volonté d'assimilation.

adolescence, lui a permis non seulement de vivre libre en France, mais aussi de contribuer, par ses romans, à enrichir et nuancer l'expression de ce monde presque disparu dans la langue française, en l'incorporant par là dans cet « espace entre-deux » (Bhabha, 2007 : 83) sur lequel son écriture est fondée.

Références bibliographiques

- Ali Benali, Zineb (2011) « Insurgées silencieuses. Éléments pour des études de genre en Algérie », in Anne E. Berger & Eleni Varikas (Dir.), p. 93-102.
- Bacholle, Michele (2000), "Ecrits sur le sable: le désert chez Malika Mokeddem" in Yolande A.Helm, p. 69-80.
- Berger, Anne & Varikas, Eleni (dir.) (2011) *Genre et postcolonialismes. Dialogues transcontinentaux*, Paris : Éditions des archives contemporaines.
- Bhabha, Homi K. (1994) *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Françoise Bouillot (trad.), Paris : Payot, 2007.
- Blanchaud, Corinne (2006) *Texte, désert et nomadisme. Une étude comparée de romans français et algériens*. Thèse de doctorat, Université de Cergy-Pontoise : [<http://biblioweb.u-cergy.fr/theses/06CERG0294.pdf>](http://biblioweb.u-cergy.fr/theses/06CERG0294.pdf).
- Bonn, Charles (1977) « Le roman algérien », in Charles Bonn, Xavier Garnier & Jacques Lecarme (dir.), *Littérature francophone. Tome 1 : Le Roman*, Paris : Hatier, p. 185-210.
- Bonn, Charles & Boualit, Farida (dir.) (1999) *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie ?* Paris : L'Hamattan.
- Calle-Gruber, Mireille (2001) *Histoire de la littérature française du XXe siècle ou Les repentirs de la littérature*, Paris : Honoré Champion.
- Charles-Roux, Edmonde (2003) *Isabelle du désert*, Paris : Grasset.
- Deleuze, Gilles & Guatari, Félix (1975) *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris : Minuit.
- Deleuze, Gilles & Guatari, Félix (1980) *Mille Plateaux*, Paris : Minuit.
- Djebar, Assia (1999) *Ces voix qui m'assiègent*, Paris : Albin Michel.
- Eberhardt, Isabelle (1991), *Écrits intimes*, Paris : Payot.
- Eberhardt, Isabelle (2003a), *Amours nomades*, Paris : Éditions Joëlle Losfeld.
- Eberhardt, Isabelle (2003b), *Sud Oranais*, Paris : Éditions Joëlle Losfeld.
- Helm, Yolande A. (dir.) (2000) *Malika Mokeddem: envers et contre tout*, Paris : L'Harmattan.
- Lacoste-Dujardin, Camille (1993) *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris : La Découverte.
- Ledesma Pedraz, Manuela (2010) « L'Écriture traversière de Malika Mokeddem dans *La Transe des insoumis* : villes algériennes et villes françaises », in Anne-Marie Arnal Gély

& José Antonio González Alcantud (eds.), *La ciudad mediterránea: sedimentos y reflejos de la memoria*, Granada: Universidad de Granada, p. 309-320.

Ledesma Pedraz, Manuela (2011) « Isabelle Eberhardt ou l'altérité réussie mais condamnée », in Isabelle Felici & Jean-Charles Vegliante (Éds.), *Oublier les colonies. Contacts culturels hérités du fait colonial*, Paris : Mare & Martin, p. 161-176.

Mokadem, Yamina (2003) « L'itinéraire comme forme romanesque dans Le Siècle des sauterelles de Malika Mokeddem », in Najib Redouane ; Yvette Bénayoun-Szmidt & Robert Elbaz (dir.), p. 80-98.

Mokeddem, Malika (1990) *Les Hommes qui marchent*, Paris : Grasset.

Mokeddem, Malika (1992) *Le Siècle des sauterelles*, Paris : Grasset.

Mokeddem, Malika (2003) *La Transe des insoumis*, Paris : Grasset.

Rimbaud, Arthur (1972) *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard/Pléiade.

Redouane, Najib ; Bénayoun-Szmidt, Yvette & Elbaz, Robert (dir.) (2003) *Malika Mokeddem*, Paris : L'Hamattan.

Segarra, Marta (2000), « Paradoxe et ambiguïté dans *Le siècle des sauterelles* », in Yolande A. Helm, p. 185-202.

Setti, Nadia (2011) « Mondialités au féminin : écritures migrantes entre ici et ailleurs » in Anne Berger & Eleni Varikas (dir.), p. 131-141.

Spivak, Gayatri Ch. (2009) *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Jérôme Vidal (trad.) Paris : Éditions Amsterdam, (1988).